

## XYZ. La revue de la nouvelle



### Le deux dollars

Hugues Corriveau

---

Dettes : pile ou faces cachées des intérêts composés

Number 120, Winter 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72880ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Corriveau, H. (2014). Le deux dollars. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (120), 20–23.

# Le deux dollars<sup>1</sup>

Hugues Corriveau

LE PETIT PAUL appuie sa tête sur le quadrillage de métal de la clôture. La cour de récréation est maintenant vide. Il a mal à la main à cause du grand Charles qui lui a pris les doigts en étau dans son poing en lui crachant au visage. Il n'avait pas imaginé que le grand Charles allait lui faire du mal. Parce que le grand Charles avait été bon pour lui. Il l'avait défendu contre les méchants de la troisième. Le grand Charles est déjà plus grand que tous les autres. Le petit Paul a été content quand il l'a aperçu au moment où ceux de la troisième allaient s'en prendre à lui.

« Encore une fois. » C'est cela que le petit Paul s'était dit en sentant que son ventre se serrait, que toute la journée finirait mauvaise à cause de ce qu'il subirait, « encore une fois ». Il les avait vus s'avancer tranquillement, très serrés les uns contre les autres, « un mur à pattes, une clôture qui bouge », qu'il s'était dit, le petit Paul, en laissant tomber son cartable, en étant prêt, tout de suite, à se mettre à genoux, pour prévoir les coups, pour se protéger la tête.

« Hé ! La fille ! » Il avait frissonné quand la voix du chef de la gang avait été projetée comme une balle jusqu'à lui, pour le rendre tout mou, tout flasque. À genoux. Les yeux penchés vers le sol. Terrifié à la pensée des coups qu'il recevrait sur la tête. « Ça laisse pas de traces », qu'il disait toujours, le chef de la bande de la troisième quand il lui frappait le crâne avec son livre de mathématiques. Il avait vu des films policiers qui ne sont pas pour les enfants. Il avait appris.

Le petit Paul aussi avait saisi qu'aucune journée n'était parfaite, il ne savait jamais quand on le mettrait à mal, quand les coups réduiraient en miettes le plaisir des dessins, feraient disparaître les frissons de la lecture. Il savait cela depuis qu'il vivait parmi les autres enfants de la cour, qu'il n'était pas

apte à jouer à rien, à quoi que ce soit. Sauf caché derrière l'écran de son ordinateur à la bibliothèque ou quand on pouvait chanter et danser et quoi encore.

« Une autre fois », qu'il se dit en les voyant s'avancer vers lui.



Comme à chaque réveil, il se le dit, « encore une fois », quand sa mère lui crie de se lever et qu'il scrute sa chambre pour voir s'ils sont là, s'ils ont réussi à entrer dans la maison la nuit, pour tuer sa mère, pour faire du mal à son chien.

« Lève-toi », qu'elle lui crie, sa mère, exaspérée qu'elle est parce qu'il tarde à venir déjeuner, à consentir à cette nouvelle journée, à se lancer dans le mal de la cour et des mains sur lui. Il n'en parle pas, le petit Paul, parce qu'il ne sait pas comment dire qu'il est faible. Cela prend des proportions gigantesques dans sa tête, cela le détruit lentement jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une peur molle dans son lit, avec du chagrin, comme si on lui avait enlevé des dents ou des pansements ou coupé les ongles trop court.

Il n'est pas capable de mettre des mots là où ça fait le plus de peur et le plus de mal. Il n'y a que la peur et le mal. Que sa terreur d'ouvrir les yeux parce qu'il fera jour, qu'il va être trempé encore jusqu'au bain, qu'il va devoir essayer de respirer sans laisser voir les traces de sa peur. Il ne va pas pouvoir manger beaucoup non plus. Il ne va pas pouvoir sourire beaucoup non plus. Il ne va pas pouvoir. Il se laisse glisser en bas de son lit comme une guenille molle ou une chenille qui s'insinuerait bien jusque sous le matelas, cachée, boule rampante. Il se lève pourtant. Mais il n'est que la peur même.

Parce qu'il n'a pas ce qu'il faut pour résister à sa peur de l'école. Même s'il a l'argent que le grand Charles a exigé qu'il lui apporte ce matin, sans quoi il ne pourrait plus écrire pendant des jours, qu'il lui a dit, le grand Charles : « Tu vois, mauviette de fille. Je t'ai défendu. Mais c'est pas pour rien. Tu me dois de l'argent. Tu me dois des sous pour demain. 21

Sans faute. Sinon, tu n'auras plus de main droite pour faire tes devoirs. Tu me comprends bien ? Demain, sans quoi, plus de main. »

Il a eu l'âme en morceaux. Il a vu clairement dans sa tête le beau gros deux dollars qu'il avait trouvé derrière le canapé. Depuis des jours qu'il le prend dans sa main en rentrant de l'école, quand il est sûr que sa mère ne viendra pas encore dans sa chambre, quand il sait qu'il peut être tranquille un peu. Son trésor, sa pièce trouvée comme au fond d'un coffre de pirate.

Il la tient dans sa main, la pièce à deux couleurs, comme une promesse de tranquillité, de paix. Mais là, dans les yeux du grand Charles, la veille, il a remarqué comme des étincelles de méchanceté qu'il lui faudra éteindre avec son trésor à lui. Il lui faudra bien la mettre dans son cartable, sa pièce toute ronde, pour pouvoir passer de la cour jusqu'à sa classe. Et sa mère a bien senti, pour une fois, sa peine. Elle lui a fait un câlin plus long que d'habitude, comme si elle devinait qu'il lui faudrait choisir entre se sauver avec sa vie mal partie ou capituler devant sa peur, comme si elle savait déjà qu'il allait à sa perte.



Le petit Paul a bel et bien mis la pièce de deux dollars dans son cartable avant de partir pour l'école, avant de monter dans le bus qui prend sa route normale de bus vers l'école. Mais, quand il descend dans la cour avec tous les camarades petits et sombres, il le voit, le grand Charles qui l'a défendu hier contre la bande de la troisième, lui qui est avec les autres grands de sa propre bande, et qui l'a trahi ensuite, qui lui a écrasé les doigts.

Mais là, il ne va pas vers la porte d'entrée, il tourne à gauche vers le trottoir où il n'est jamais allé, il va ailleurs avec son trésor et son cartable, parce qu'il ne veut pas donner sa pièce au grand, parce qu'il ne veut pas se donner une autre fois et avoir mal. Il part avec la dette qu'il devait remettre au

grand Charles, il ne sait pas où. Il ne sait jamais avec quel courage dire non. Il va jusqu'à ce que, pas loin, la voiture de l'homme si gentil s'approche, que l'homme lui demande s'il est perdu, s'il veut bien être reconduit jusque chez lui pour être protégé contre les méchants trop grands qui demandent des sous pour qu'il puisse vivre dans les livres et dans les dessins.